sœur ; il aura des égards pour les domestiques ; il partagera ses sympathies avec les chiens de la maison ou même avec ceux qu'il rencontrera dans la rue ; il se prendra d'attachement sérieux pour un lapin ou pour un oiseau, et, comme Montaigne, il ne pourra "voir seulement sans déplaisir, poursuivre et tuer une beste innocente qui est sans défense, et de qui nous ne recevons aucune offense." Vous pouvez dire de celui-ci "mauvaise tête," peut-être, mais aussi "bon cœur." Vous pouvez prévoir que sa sensibilité lui vaudra, dans la vie, plus d'une meurtrissure, et qu'il ne sera pas heureux ; mais ne craignez pas qu'il devienne jamais un méchant homme. Soyez sûr qu'il aura l'horreur de l'injustice et qu'il sera toujours du parti du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppressur.

J'ai connu un type de cette nature. Nous habitions, enfants, dans une ville de province, deux maisons contiguës voisines du théâtre. Un des ténors de la médiocre troupe qui, en ce temps, occupait la salle, avait une jolie chiennette de chasse. Ce ténor était un maître très-dur, qui, pour la moindre peccadille, administrait en pleine rue à la pauvre bête des corrections cruelles et prolongées. Chaque fois que le fait se renouvelait, mon ami—il était âgé de sept ou huit ans—entraît dans un état indescriptible. Il apostrophait de la fenêtre le méchant homme, puis tremblant, pleurant à chaudes larmes, il se sauvait à la cave ou au grenier, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cris de la victime. Au collège, il fut, quoique intelligent et laborieux, un assez mauvais écolier, indocile, raisonneur, toujours prêt à la révolte, se faisant rosser par les grands pour défendre les petits. Entré dans la vie, il n'a été ni habile, ni heureux ; mais il est resté bon, sensible, ne vivant guère que par le cœur. C'est dire qu'il y a trouvé plus de douleurs que de joies.

Je ne souhaite pas à vos enfants, mesdames, de pousser aussi loin la sensibilité ; mais j'ose vous conseiller de leur inspirer de bonne heure la bienveillance pour les êtres que Montaigne appelle *nos confrères et nos compagnons*, et *Michelet, nos frères inférieurs*. Si votre bébé témoigne le désir de posséder une bête à lui : oiseau, lapin, chat ou chien, accordez lui cette joie souvent très-grande. Ne redoutez même pas le deuil qui pourra s'ensuivre et les larmes qu'il pourra répandre lorsque le petit être, par accident ou par loi de nature, passera de vie à trépas. Il n'est pas mauvais que l'enfant apprenne de bonne heure à aimer, et à pleurer ce qu'il a aimé.

J'ai vu souvent—vous avez vu comme moi chez les marchands d'estampes une gravure qui représente une toute jeune fille, pleurant sur un petit oiseau mort qu'elle presse contre son sein. Cela s'appelle, je crois, en latin, *primus luctus, primus dolor*, c'est à-dire : "premier deuil, première douleur." Dites, madame, ne seriez-vous pas heureuse, si cette enfant était vôtre, de pleurer avec elle ? J'ai été le témoin—le témoin attendri—du chagrin vrai d'un garçon de quinze ans—un lycéen pourtant !—qui venait de voir succomber son moineau : une merveille ! un moineau qui venait à son appel, mangeait dans sa main, se blottissait dans ses cheveux, faisait la culbute et bien d'autres choses... Celui-ci du moins était mort de sa belle mort, presque vieux pour un moineau. Mais que dirai-je du désespoir d'une pauvre jeune fille qui, de son petit pied, avait écrasé son ami—c'était aussi un moineau—et le tenait expirant dans sa main ! Cela ne s'oublie pas. Elle s'en souvient, bien qu'elle ne soit plus une jeune fille.—Et moi, je la vois encore suffoquée par la douleur et par le remords, s'accusant de sa maladresse comme d'un crime...

J'abuse du souvenir—c'est de mon âge. Mais laissez-moi vous conter encore ce mot d'un petit enfant, un vrai *baby*—il était Anglais, fils de lord, déjà lord lui-même, je crois, et plusieurs fois millionnaire—sans s'en douter le

moins du monde. On parlait de richesse devant lui. Tout à coup :

—Moi, dit-il, je ne suis pas riche ; mais j'ai un petit lapin.

Vous voyez, mesdames, que lorsque le bon Lafontaine, parlant de l'enfance, dit : "Cet âge est sans pitié," il est trop absolu. L'enfant, sans doute, étant un homme en herbe, a, si bon qu'il soit, au fond de son cœur un grain de méchanceté, de cruauté. Ce grain, sous l'influence d'exemples mauvais, d'incitations perverses, peut grossir et germer ; mais, le plus souvent, il ne tient qu'à vous de l'étouffer, en cultivant, en développant le grain de bonté qui est tout auprès.

Les hommes sont de grands enfants et les enfants de petits hommes qui, se montant la tête les uns aux autres, deviennent, selon le cas et sans en avoir conscience, des héros ou des misérables. Aussi n'est-il jamais prudent de livrer les enfants à eux-mêmes, de les laisser jouer ensemble sans surveillance et sans direction. Un mauvais conseil est si tôt donné et si facilement suivi !

Je dois dire, à l'éloge du sexe féminin, que les petites filles sont moins que les petits garçons capables de se livrer à des actes collectifs de cruauté envers les animaux. Cela tient à leur nature, sans doute, mais aussi à la différence d'éducation. Les filles quittent moins leurs mères ; on ne leur permet guère les escapades et les jeux violents que l'on autorise pour les garçons, sous prétexte de développer leur énergie physique et morale. Il y a des parents, il y a même des mères qui trouvent tout naturel que, de bonne heure, les futurs héritiers de leur royaume s'accoutument à n'avoir point de pitié.

À ce sujet, deux anecdotes encore me reviennent en mémoire.

J'avais affaire un jour chez un monsieur—un lettré, un homme du monde. On me fit entrer dans le salon où je trouvais une jeune et jolie dame blonde, aux yeux bleus, au teint rose et blanc, à la bouche souriante. C'était la maîtresse du logis. Elle recevait ce jour-là. Survient un ami de la maison. Il s'informe des enfants (deux petits garçons de sept et neuf ans environ) demande où ils sont.

—Oh ! répond la dame, je ne sais ; ils sont là, je crois, dans le jardin, qui s'amuse à tuer un chat.

Je regardai avec stupéfaction cette jeune mère, qui trouvait tout naturel cet aimable passe-temps de ses fils, le meurtre d'un chat. C'est pourtant une très-honorable et très-pieuse mère de famille. Elle a peut-être lu quelque part que les animaux ne sentent pas.

Je fus témoin l'autre jour du fait que voici. Une jeune dame était arrêtée devant un magasin ; elle tenait par la main un petit garçon de quatre ou cinq ans au plus. Un chien, longeant le mur, passa devant le bambin. Celui-ci, de toute la force de sa petite jambe, lui allonge un coup de pied dans le ventre. Le chien se sauve en criant. La mère ne dit rien ; peut-être, absorbée par la contemplation des belles choses étalées sous ses yeux, n'avait-elle ni vu l'acte de son cher fils, ni entendu le cri du chien. Moi, témoin de cette scène, je dus me contenir pour ne pas usurper l'autorité du père absent et infliger au méchant marmot la peine du talion—convenablement modifiée ; et en moi-même, je me félicitai de ce que cet enfant n'était pas le mien.

Car il n'y a pas, croyez-moi, mesdames, deux sortes de bonté ni de méchanceté ; l'une pour les bêtes, l'autre pour les gens. Celui qui fait du mal aux premiers en fera aux seconds quand il le pourra. Vous savez que l'empereur Domitien, tout enfant, prenait grand plaisir à torturer de petits animaux ; il s'exerçait dès lors à son métier de César sanguinaire. Observez donc attentivement de quelle façon vos enfants se comportent avec